

Choisir de rester

(2343 mots)

L'eau brûle. Plus chaude que de raison, plus forte qu'il ne faudrait, elle martèle sa peau avec une violence sourde. C'est presque douloureux. Presque assez pour distraire.

Elle ne bouge pas. Front appuyé contre le carrelage froid, yeux mi-clos, elle laisse l'eau ruisseler sur son corps engourdi. Les gouttes s'accrochent à ses cils, roulent sur ses joues, se mêlent aux larmes qu'elle refuse de sentir.

Ce n'est pas la première fois qu'elle reste là, figée sous la douche jusqu'à ce que la vapeur envahisse la pièce et brouille le miroir. Ce n'est pas la première fois qu'elle espère que l'eau l'emporte avec elle, qu'elle lave autre chose que son corps. Mais il n'y a rien à laver. Rien qu'un vide immense sous sa peau.

Elle inspire, profondément. L'air est lourd, saturé d'humidité. La vapeur lui brûle la gorge, l'opresse. Respirer est difficile. Tout est embué, partout, tout le temps.

Un frisson la traverse. L'air humide pèse sur ses épaules.

Elle tend la main vers la serviette et s'y enveloppe. La chaleur de l'eau est encore là, prisonnière du tissu épais contre sa peau. Un instant, elle ferme les yeux, inspire profondément.

Puis elle baisse machinalement le regard.

Rien.

La serviette est blanche. Immaculée.

Un battement suspendu. Son souffle s'accroche dans sa gorge. D'habitude, il y avait du rouge. Des preuves. Aujourd'hui, il n'y a plus rien.

Le froid arrive d'un coup, brutal. Il glisse sur sa peau, s'infiltre sous la serviette, s'accroche à ses os. Un vide glacial, plus mordant encore que l'hiver derrière la fenêtre.

Tout est fini.

Elle reste figée, les doigts crispés sur le tissu. Un frisson la traverse, mais elle ne bouge pas.

C'est fini.

Les mots tournent en boucle dans son crâne, comme un écho sourd contre les parois de son esprit. Ils n'ont aucun sens et, en même temps, ils contiennent tout. Tout ce qu'elle a perdu. Tout ce qui ne sera jamais.

Elle voudrait hurler, mais il n'y a pas de son. Juste un poids qui gonfle dans sa poitrine, une rage sourde, brûlante, étranglée par le silence.

Ses épaules se voûtent, son souffle devient court. Elle veut s'accrocher à quelque chose, n'importe quoi, mais il n'y a rien. Juste ce froid, ce vide, cette certitude brutale qui s'impose comme une évidence : il n'y aura plus jamais de sang.

Elle lâche la serviette et recule d'un pas, comme si son propre reflet dans le miroir pouvait l'attaquer. Son cœur cogne dans sa poitrine, plus fort, plus vite.

Trop fort. Trop vite.

Elle serre les poings, les ongles plantés dans ses paumes. Si elle desserre les doigts, elle sait qu'elle frappera. Le mur, le miroir, le carrelage glacé sous ses pieds. Quelque chose doit céder. Quelque chose doit casser.

Mais rien ne bouge, rien ne rompt, alors que tout en elle s'effondre.

Un hoquet lui échappe, court et tranchant. La douleur est immense. Mais la rage l'est encore plus.

Elle tourne sur elle-même, cherche une issue, une échappatoire. Il n'y en a pas. Partout, le même silence. Le même vide. Et cette envie de tout briser, de tout foutre en l'air, de tout détruire.

La douleur pulse encore dans ses tempes alors qu'elle enfile sa robe. Trop serrée, trop droite, trop lisse. Son reflet dans le miroir lui renvoie une image qui ne lui ressemble plus. Pourtant, elle lisse machinalement le tissu, ajuste une mèche derrière son oreille, comme si elle allait quelque part, comme si elle en avait encore quelque chose à faire.

Elle ne sait même pas comment elle est arrivée là, dans le salon, une tasse froide entre les mains. Tout est trop rigide. Son corps enfermé dans ce tissu, ses doigts crispés sur la porcelaine, même l'air semble trop dense. Le même malaise, la même oppression. Mais plus de vapeur brûlante, plus de carrelage froid sous ses pieds. Juste ce foutu silence.

Il est là, pas loin, affairé à quelque chose d'insignifiant. Tout en lui l'agace. Son dos voûté devant l'ordinateur, sa façon de respirer, de taper sur son clavier, de déplacer des objets sans raison apparente. Il vit. Il est là, intact, lui.

Elle, elle est en morceaux.

La tasse tremble légèrement entre ses doigts. Elle ne boit pas. Elle ne bouge pas. Elle regarde.

L'évier. Des miettes collées dans l'évacuation, des restes de café, un fond d'eau croupissante qui attend qu'il daigne l'ouvrir.

Le lit. Défait. Encore. Alors que c'est lui qui s'est levé le dernier.

Ses chaussures. Abandonnées dans l'entrée. Toujours. Comme un rappel, un minuscule manque de soin qui l'énerve plus qu'il ne le devrait.

Sa respiration. Régulière. Présente. Intolérable.

Tout est là, sous ses yeux, preuve après preuve d'un monde qui continue de tourner alors qu'elle s'est arrêtée.

Son souffle s'accélère. Ses jointures blanchissent sur la porcelaine de sa tasse. Si elle ne la repose pas maintenant, elle va la jeter.

Elle serre la mâchoire, ses doigts crispés autour de la tasse froide. Son cœur bat trop fort, ses pensées tournent en boucle. Le réceptacle de l'évier, le lit défait, ses chaussures, sa respiration. Chaque détail, chaque son, chaque mouvement de travers.

Elle se lève d'un coup. La chaise râpe le sol, il tourne la tête, surpris. Elle ne le regarde pas. Elle avance, rapide, vers la porte. Elle ne sait même pas où elle va. Juste dehors. Loin.

Il la suit. Il l'appelle. Puis il attrape son poignet.

— Qu'est-ce que tu as ?

Sa voix est douce, inquiète. Ça l'énerve encore plus.

Elle ferme les yeux, inspire fort. Elle pourrait exploser, lâcher tout ce qui la brûle à l'intérieur. Mais elle n'a plus la force.

— C'est toujours le même problème, murmure-t-elle.

Il fronce les sourcils, attend la suite.

— J'ai mal. Ça se transforme en colère. Et je préfère m'éloigner plutôt que de te reprocher des choses que tu ne comprendrais pas. Des choses qui ne sont même pas fondées. C'est juste... ma douleur. Elle sort comme elle peut. Je ne la contrôle pas.

Elle baisse les yeux, la gorge serrée. Il ne répond pas tout de suite.

Il la retient toujours, sa main serrée autour de son poignet, pas assez fort pour l'empêcher de partir, mais trop pour qu'elle l'ignore. Elle pourrait se dégager d'un geste sec, lui dire de la lâcher, de lui foutre la paix. Mais elle reste là, figée, entre l'envie de fuir et celle de céder à quelque chose d'indéfinissable.

« Je suis là », murmure-t-il enfin, comme si ça suffisait.

Elle ferme les yeux. Un instant, elle aimerait y croire. Que sa présence suffise, qu'il puisse la réparer, qu'il y ait encore quelque chose à sauver. Mais tout est trop brisé, trop en ruines.

L'impatience grimpe en elle, insupportable. Toujours ce flux de colère qui déborde, ce tourbillon de pensées qui s'écrasent et s'entrechoquent. Si elle parle, elle sait que les mots sortiront tranchants, qu'elle regrettera aussitôt. Elle ravale tout, encore.

Son souffle est court. Il la regarde toujours, ce regard à la fois triste et amoureux, celui qui lui serre le cœur et l'épuise en même temps.

Elle détourne les yeux.

« Lâche-moi », souffle-t-elle.

Il hésite, puis relâche enfin sa prise.

Elle s'éloigne sans un mot, sans se retourner. Mais elle sent encore son regard sur elle, lourd d'une douleur qu'ils n'arrivent plus à partager.

Elle marche, le pas automatique, le regard vide. La ville s'étire autour d'elle, indifférente.

Quelques minutes plus tard, elle est là, debout dans le tramway qui tangue légèrement, emportant avec lui son flot de passagers. Autour d'elle, des conversations s'entremêlent, des rires fusent. Des étudiants, des collègues qui se retrouvent, des enfants surexcités. Le monde vit, bruyant et insouciant.

Elle, elle s'accroche à la barre métallique, le regard perdu derrière la vitre. C'est là, entre le travail et la maison, entre deux obligations, que la douleur trouve toujours le moyen de s'infiltrer. Là, dans ces moments creux où il y a du temps. Trop de temps.

Ses yeux picotent. Elle inspire profondément, déglutit. Ne pas pleurer. Pas ici.

Les jours passent. Rien ne change.

Elle rentre chez elle. L'appartement est vide. Il est encore au travail. Un silence pesant l'accueille, comme si les murs eux-mêmes retenaient leur souffle. Elle pose ses clés, se défait de son manteau, enchaîne mécaniquement les gestes.

Plus tard, une tasse de thé chauffe ses doigts. Elle la porte à ses lèvres, mais le goût n'a plus rien de réconfortant. Rien n'a de goût, de toute façon. Elle s'assoit sur le canapé, ramène ses jambes contre elle, le regard fixé sur un point indéfini du mur.

Elle pense à ce qui n'est plus. A ce bébé qui n'a jamais été, en fait. Ce bébé qu'elle n'a pas eu. Elle n'arrive même pas à dire *son* bébé. Comme si ces quelques lettres suffisaient à le rendre plus réel, plus douloureux encore. Comme si c'était trop lui accorder. Mais pourtant... il était là. Pendant quelques semaines, il a existé, quelque part en elle. Et maintenant, il n'y a plus rien. Juste ce trou béant, ce vide qui l'avale un peu plus chaque jour.

Elle se demande comment elle a pu en arriver là. Si elle aurait dû se battre autrement. Plus fort ? Contre qui ? Contre quoi ? Contre lui ? Contre elle-même ? Est-ce qu'elle s'est battue, d'ailleurs ? Ou bien est-ce qu'elle a juste... cédé ?

Les questions tournent en boucle, se percutent, se brisent les unes contre les autres. À force, elles n'ont plus aucun sens. Juste un bruit sourd qui cogne dans son crâne, une migraine de pensées. Et toujours, au bout du labyrinthe, la même impasse : la douleur.

Et lui... Est-ce qu'il ressent ce manque, lui aussi ? Est-ce qu'il y pense, parfois, la nuit, quand il croit qu'elle dort ? Ou est-ce qu'il a déjà refermé la page, sans même s'en rendre compte ? Elle le regarde, parfois, quand il pense qu'elle ne le voit pas. Il continue à vivre, à rire, à faire des projets. Il est toujours là, dans leur appartement, dans leur lit, à côté d'elle. Mais elle ne sait plus si elle le reconnaît. Ou plutôt, si elle se reconnaît encore à ses côtés.

Le thé est froid. Elle n'y a pas touché.

Tout semble faux. Son appartement, son canapé sous ses jambes repliées, les tasses alignées sur l'étagère. Son reflet dans la vitre quand elle tourne la tête.

Et lui.

Lui, qui lui sourit encore comme avant. Lui, qui respire à côté d'elle, dort à côté d'elle, vit à côté d'elle. Comme si rien n'avait changé.

C'est peut-être ça, le pire.

Elle, elle n'est plus la même. Elle ne sait même pas qui elle est, ce qu'il reste d'elle, ce qu'elle est censée faire, penser, ressentir. Elle se regarde de l'intérieur et tout est fissuré. Pourtant, à l'extérieur, le monde attend qu'elle continue. Qu'elle choisisse ses vêtements avec soin, qu'elle prenne le tram en écoutant de la musique, qu'elle réponde aux messages, qu'elle sourie aux collègues.

Comme avant.

Mais avant n'existe plus.

Un frisson la traverse, violent. D'un geste brusque, elle pose sa tasse vide sur la table basse et se lève. Elle ne veut pas penser. Elle refuse. Alors elle fait ce qu'elle fait toujours quand le vertige menace de l'engloutir : elle nettoie.

Elle attrape une éponge, essuie nerveusement le plan de travail déjà propre. Elle range, trie, frotte. Ses gestes sont secs, presque mécaniques. Une assiette de travers, elle la replace. Une miette invisible, elle l'écrase du bout du doigt.

Elle s'acharne, comme si elle pouvait frotter son cerveau, ranger son cœur en même temps que les placards.

Mais il y a toujours ce vide.

Toujours.

Il n'y a plus de miette, plus rien ne dépasse. Mais ça ne change rien.

Elle s'installe à son bureau, ouvre son ordinateur. L'écran s'illumine, les icônes se chargent, une nouvelle journée de travail commence. Elle devrait répondre aux mails, avancer sur ce dossier en retard, finir ce visuel qu'on lui a demandé hier.

Mais elle ne bouge pas.

Le curseur clignote sur un document vierge. Rien ne vient. Son esprit est ailleurs, pris dans un tourbillon de pensées qui s'entrechoquent et se délitent aussitôt. Elle fixe l'écran, mais ce n'est pas ce qu'elle voit. Ce qu'elle voit, c'est tout ce qui lui échappe, tout ce qui a changé. Elle voit ce qui n'est plus.

Les heures s'effilochent sans qu'elle s'en rende compte. À un moment, elle bouge la souris machinalement, ouvre une fenêtre, puis la referme aussitôt. Ça ne sert à rien. Tout est silencieux autour d'elle, et pourtant, à l'intérieur, c'est un chaos assourdissant.

Et puis elle le sent.

Ce regard posé sur elle.

Elle tourne la tête, et il est là, debout dans l'encadrement de la porte. Il ne dit rien. Il la regarde juste, et dans ses yeux, il y a quelque chose qu'elle n'avait pas su voir jusqu'ici. Quelque chose qui traverse le mur qu'elle a érigé entre eux.

De la peine. De l'inquiétude. Mais surtout, de l'amour.

Elle cligne des yeux, vacille presque sous l'intensité de cette révélation. Il est toujours là. Malgré tout.

Sa gorge se serre. Elle ouvre la bouche, mais aucun mot ne vient. Alors il s'approche. Doucement. Il pose une main sur son épaule, et ce simple contact fait tout éclater en elle.

Elle inspire, sent le nœud dans sa poitrine se desserrer, juste un peu. Comme si, pour la première fois depuis des semaines, elle respirait vraiment.

Elle ferme les yeux, vacille sous sa main. Juste une seconde.

Pour la première fois depuis longtemps, l'air passe dans ses poumons. Juste un peu.

Il en a fallu, du courage, pour ne pas tout détruire. Pour ne pas laisser la douleur tout emporter sur son passage.

Elle lève les yeux vers lui. Et dans son regard, elle voit que lui aussi a eu ce courage-là.

Elle hésite, puis doucement, elle pose sa main sur la sienne. Un geste fragile, un premier pas.

Il serre à peine ses doigts. Un souffle passe entre eux. Plus léger, cette fois. Presque doux.

Elle ne sait pas encore comment avancer. Mais pour la première fois depuis des semaines, elle se dit que peut-être, elle y arrivera.